

CHRONIQUE

LETTRES FRANÇAISES EN HONGRIE

Les Traductions

Les preuves visibles de l'ascendant qu'une nation exerce sur une autre sont les traductions dont on honore ses productions littéraires, car le nombre et le choix de celles-ci révèlent assez fidèlement l'intérêt qu'on lui porte.

L'histoire littéraire a reconnu depuis longtemps la leçon qu'on peut tirer seulement du nombre et des dates de ces traductions, et l'étude de M. Lanson sur les rapports de la littérature française et de la littérature espagnole (*Revue d'Histoire Littéraire* 1896-1901) montre quelles conclusions générales découlent de simples données bibliographiques.

En Hongrie, la crise économique actuelle ajoute encore à l'importance qu'on doit attribuer à ce genre de littérature, si l'on veut juger à l'heure présente les rapports intellectuels de ce pays avec la France. En effet, d'une part, on peut compter sur les doigts le nombre de ceux qui, en dehors du service diplomatique, peuvent supporter les frais d'un voyage en France et parviennent à voir Paris de leurs propres yeux. D'autre part on ne lit plus dans l'original les livres français, devenus inaccessibles par suite de la dépréciation de la couronne hongroise. Aussi les traductions ont-elles gagné en importance : elles représentent pour la génération actuelle cette vie et ces idées françaises que les hommes d'avant-guerre ont connues d'une manière moins indirecte.

C'est ce qui fait comprendre cette fièvre de traduction qui depuis quelques années s'est emparée de l'édition hongroise. Jamais on

n'a traduit tant, si bien et si mal, que ces dernières années. D'autre part la cherté de l'impression rend difficiles les éditeurs, toujours trop soucieux du gain immédiat ; ils n'osent pas tenter l'expérience de publier les œuvres originales de jeunes talents hongrois encore inédits ; ils croient trouver un débit sûr en se fiant à la résonance connue ou exotique d'un nom étranger.

Ces considérations président aussi au choix des auteurs à traduire. Quoique, sous ce rapport, il y ait un progrès réel à constater, les éditeurs ne prennent guère sur eux de diriger le goût du public ; c'est plutôt le public qui semble régler le choix des éditeurs.

Enfin la baisse de la couronne n'est pas la moindre des causes qui retiennent les éditeurs de renouveler leur programme. Les honoraires, si minimes soient-ils, qu'une maison d'édition doit verser pour acquérir le droit de traduction, sont à payer en francs : et, dès lors, ils montent. Ce sont des sommes si considérables que l'éditeur finit par reculer devant tant de risques. Restent les auteurs tombés dans le domaine public et ceux dont le droit de traduction a été acquis dès avant la guerre.

Et cependant la littérature des xvii^e et xviii^e siècles n'est guère favorisée par les éditeurs : les années 1921 et 1922 n'ont vu paraître que trois ouvrages plus ou moins classiques antérieurs au xix^e siècle : *le Neveu de Rameau*, *Manon Lescaut*, *Les Liaisons dangereuses*. Ce choix paraîtra sans doute assez capricieux. Il y a plus d'esprit de suite dans les traductions du xix^e siècle. L'intérêt est tourné presque exclusivement vers le roman. Ainsi on a traduit : *Adolphe* de B. Constant, *Jacques* et *Elle et Lui* de George Sand, la *Confession* de Musset, presque tous les romans et contes de Stendhal, *Han d'Islande*, *L'homme qui rit* (deux traductions différentes), *Les Travailleurs de la mer* de Victor Hugo, *M^{lle} de Maupin* et plusieurs contes de Th. Gautier, *Carmen* et *Les Ames du purgatoire* de Prosper Mérimée, plusieurs romans d'Alexandre Dumas père et même un volume de Ponson du Terrail.

Le public est d'ailleurs naturellement porté vers le roman réaliste et naturaliste du xix^e siècle, qui est aujourd'hui comme hier l'article de consommation le plus recherché. Balzac vient en tête : les traductions de ce père du roman réaliste ne cessent d'affluer sur le marché : *Eugénie Grandet*, *Le père Goriot*, *La femme de trente ans*, *César Birotteau*, *La duchesse de Langeais*, *Ferragus*, *Sarrazine*, *Facino Cane*, *Un Drame au bord de la mer*, *La maison Nucingen*, *Le curé de Tours*, *Le Cousin Pons*, *La Cousine Bette*, *La physiologie du mariage*, *Splendeurs et misères des courtisanes* (deux traductions différentes), voilà ce qui a paru depuis la guerre en langue hongroise.

La vogue de Maupassant et de Zola est toujours telle que l'un et l'autre ont trouvé des éditeurs pour la traduction de leurs *Œuvres Complètes* (Athenæum, Révai). Le grand romancier matérialiste et anti-clérical continue de figurer surtout comme l'auteur quasi-officiel de la maison d'édition du parti socialiste (Népszava-Könyvkereskedés) qui a publié : *Le Rêve*, *La Bête humaine*, *Nana*, *Pot-Bouille* (la traduction porte un autre titre assez significatif : *Bonne cuisine bourgeoise*), *Vérité*, *La Débâcle*, *L'Argent*, *L'Assommoir*.

Balzac, Zola, Maupassant ont été de tout temps les rois du commerce d'édition. Ont-ils conquis le grand public par ce qu'ils ont quelquefois de trop rude, de trop vulgaire ? Il ne faut pas s'empresser de répondre affirmativement, car voici Flaubert dont le roman posthume en général si peu goûté qui s'intitule *Bouvard et Pécuchet* a trouvé deux traducteurs et deux éditeurs en l'année 1922 (Franklin et Génusuz). La même année a vu paraître encore une version de *l'Éducation sentimentale* (Génusuz) et d'*Hérodias*. Ce sont là les dernières manifestations d'une gloire bien établie. De même l'œuvre d'Anatole France, que le public hongrois goûte particulièrement, s'est complétée par la traduction de ses œuvres récentes ou de second ordre parues précédemment : *Le petit Pierre*, *L'étui de nacre*, *Les désirs de Jean Servien* (3^e éd.), *Clio*, *Balthazar*, *Les dieux ont soif*, *La Révolte des Anges* (édition de Népszava), plusieurs nouvelles et même *La vie littéraire !* Alphonse Daudet, Pierre Loti et Paul Bourget ont aussi une clientèle sûre : on a vu paraître deux traductions différentes de *Fromont jeune et Risler aîné*, les deux *Tartarin*, *Madame Chrysanthème*, *Histoire d'un spahi*, *Les trois Dames de la Kasbah*, *Le Disciple*, *Cosmopolis*, *Un Cœur de Femme*.

Marcel Prévost, Pierre Louys et Claude Farrère doivent leur succès à des raisons identiques : la sensualité raffinée de leurs ouvrages assure la grosse vente, et les éditeurs estiment beaucoup les qualités de ce genre. Les romans criminels de Gaston Leroux et de Maurice Leblanc jouissent également de cette estime, puisqu'ils ont un débit sûr et rapide.

Mais voici les plats rares et délicieux : *A Rebours* et *Là-Bas* de Huysmans, *Le Jardin des Supplices* d'Octave Mirbeau, *La Renaissance* de Gobineau, *Les Vacances d'un jeune homme sage* de H. de Régnier, *Le bon temps* de Lavedan, *Boubouroche* de Courteline, *Noa-Noa* de Gauguin et Morice, *Poil de Carotte* de Jules Renard, *Tristan et Yseult* de Joseph Bédier et *Marie Donadieu* de Charles-Louis Philippe. Rostand, si populaire à l'étranger, reparait par son œuvre posthume, *La dernière nuit de Don Juan*. Mais qui nous dira à quelle suggestion les éditeurs hongrois ont obéi en faisant traduire Futrelle, Harbon, S. Médard, Marès, etc. ?

La littérature française d'aujourd'hui est fort peu connue du public hongrois. Le succès de l'*Ombre de la croix* de J.-J. Tharaud s'explique facilement en Hongrie : cette merveilleuse étude psychologique du juif de Galicie a un intérêt redoublé en ce pays. *Quand la terre trembla* de Claude Anet doit l'honneur de la traduction à des raisons analogues. On a traduit aussi *Ariane*. Citons enfin pour terminer cette maigre liste l'*Atlantide* et *Kœnigsmark* de Pierre Benoît (pouvait-il manquer ?), dont les romans semblent toutefois moins impressionner les Hongrois, qui ont eu leur Maurice Jókai, que le grand public français.

Il faut faire une place à part à Maeterlinck, qui a un réel succès à Budapest, succès d'estime qui s'exerce par la profondeur et par le côté irrationnel de sa pensée : *Le temple enseveli*, *La sagesse et la destinée* et plusieurs de ses drames mystiques ont eu récemment l'honneur de la traduction.

Le succès de Romain Rolland, découvert pendant la guerre par les pacifistes de l'Europe Centrale (personne ne songeait à traduire son chef-d'œuvre avant la guerre), continue grâce aux coups d'épaule efficaces d'une certaine publicité. Après *Jean-Christophe*, donné par deux maisons d'édition, on a traduit *Michel-Ange*, les *Musiciens d'aujourd'hui*, la *Vie de Beethoven*, la *Vie de Tolstoï* et même les drames : *Danton*, *les Loups* et *Le Temps viendra*.

Il est facile de deviner pourquoi on ne découvre pas *Clérambault* dans cette liste, et pourquoi le silence s'est fait depuis quelques années sur l'œuvre de Barbusse, dont les œuvres complètes avaient été traduites en hongrois avec une rapidité que n'ont jamais atteinte les plus grands maîtres du roman.

Quant aux poètes, un effort très louable a été fait par les poètes groupés dans la revue *Nyugat* (Occident). Le rédacteur de la revue, le poète exquis M. Michel Babits, est le premier artiste reconnu dans l'art de traduire. Ses disciples, MM. Arpád Tóth et Laurent Szabó travaillent avec le même goût raffiné. Les meilleurs poètes modernes, surtout Baudelaire, Verlaine et Rimbaud, ont été présentés au public hongrois par ces artistes du vers. D'ailleurs l'engouement pour Baudelaire se fait bien voir dans le fait que deux éditeurs à la fois ont songé à présenter au public hongrois l'étude de Théophile Gautier.

Ce petit tableau que nous venons de retracer de la littérature française traduite en hongrois montre un des résultats déplorables de la guerre et de la paix : le public hongrois a perdu le contact avec la vie intellectuelle française. Quelques gros succès de publicité y trouvent toujours leur écho : *Batouala* s'étale bien dans le feuilleton du *Pesti Hírlap* (journal qui a le plus gros tirage à

Budapest), mais la vraie littérature, celle qui bataille dans les revues et sur les tréteaux, est inconnue, et l'on ignore — même les amateurs ! — jusqu'aux noms de Jules Romains, de Marcel Proust, de Jean Giraudoux, de Paul Morand, de Valéry Larbaud, de Pierre Mac Orlan, de Duhamel, et de tant d'autres. Une certaine paresse s'est emparée des esprits qui en sont restés à la lecture du roman réaliste, et l'on s'étonne que par exemple la maison d'édition de la « Presse Catholique » (grande entreprise d'édition et de journalisme) n'ait rien donné des magnifiques drames de Paul Claudel. D'ailleurs d'aucun côté on ne suit plus le mouvement des idées en France. L'isolement paraît à peu près complet à une époque où les études de Remy de Gourmont, un livre du philosophe Boutroux et le *Discours sur les passions de l'amour*, attribué à Pascal, représentent uniquement le travail de la pensée française en Hongrie.

✓ Seule la pénétration efficace et énergique de l'édition française sur notre marché au change faible peut améliorer cet état de choses. Au mois de décembre 1922 une *Librairie Française* (sous la direction de M. Louis-Joseph Fóti) s'est établie à Budapest, dans la cité. Mais le prix exorbitant des livres (un volume à fr. 6.75 coûte 5.000 couronnes hongroises !) rend tout achat impossible pour la très grande majorité de ceux qui lisent et aiment le livre français. L'ouverture de cette *Librairie Française* ne sera profitable qu'à une très petite « élite »... financière de la capitale hongroise. ¹ Ce n'est pas là le moyen de rétablir le règne du livre français en Hongrie. Il y faut d'autres méthodes de pénétration, soit l'abaissement très considérable des prix pour le public hongrois, soit l'impression sur place. Et, pour faciliter l'éclosion des traductions, les éditeurs hongrois ne pourraient-ils s'entendre avec leurs confrères français pour obtenir à bon compte le droit de traduction des ouvrages récemment parus ? Ainsi les liens qui se sont rompus se rejoindront et la muraille de Chine qui entoure actuellement pour la Hongrie la pensée française sera percée.

A. E.

1. Cette librairie fondée pour l'expansion de la pensée française en Hongrie semble quelquefois peu scrupuleuse dans le choix des instruments de propagande : on a vu pendant des semaines s'étaler sous sa vitrine une vingtaine d'exemplaires de la *Garçonne*...